



LeVerbe

MÊME LES SAINTS VONT EN ENFER

ÉTIENNE FINOL : Baseball, drogue et rédemption

ENTREVUE

Dr Gilles Julien

Les enfants
de la pandémie

REPORTAGE

Coopération internationale

Changer le monde
un conteneur à la fois



C'est plus qu'un jardin

Les derniers étés ont révélé un intérêt toujours plus florissant des Québécois envers le jardinage. Le retour à la terre, même en pots, a la cote.

Si vous avez à cœur, vous aussi, de faire plus attention à la Création dans votre quotidien, la docuserie *C'est plus qu'un jardin*, présentée par TV5unis, est à ajouter à votre liste de visionnements du printemps.

Les 13 épisodes d'une vingtaine de minutes suivent deux familles dans leurs quêtes écolos: l'une d'elles vit en banlieue et désire faire un potager ayant un rendement approchant l'autonomie, l'autre y va d'essais (et d'erreurs!) pour trouver des moyens accessibles de réduire son empreinte écologique.

Sur un ton toujours décomplexé, les protagonistes nous laissent être témoins de leurs succès et de leurs échecs, et surtout du partage de savoirs dont ils sont les bénéficiaires.

On constate avec eux que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, la quête d'autosuffisance nous pousse toujours plus vers l'autre, comme dans nos campagnes il n'y a pas si longtemps...

Des carottes contre du pain frais?

✚ tv5unis.ca/cest-plus-quun-jardin



Une application pour la mobilité de tous

Entre votre maison et l'épicerie ou le dépanneur le plus proche, savez-vous combien de rues vous traversez? Combien de chaînes de trottoirs vous enjambez? Imaginez maintenant faire le trajet en fauteuil roulant...

Une équipe de chercheurs du CIRRIIS (Centre intégré de recherches en réadaptation et intégration sociale) de l'Université Laval travaille à mettre au point une application mobile qui permettrait aux personnes handicapées de parcourir la ville en favorisant les chemins les plus efficaces, sécuritaires et adaptés à leur condition.

Cet outil technologique du nom de MobiliSIG est prévu pour l'été 2022 et il a pour particularité d'être adapté personnellement aux incapacités physiques propres à son utilisateur grâce à une interface multimodale (tactile, auditive, visuelle, etc.).

Le projet implique également une série de recommandations qui seront faites aux autorités afin de rendre des lieux plus accessibles à tous.

Le site Web de MobiliSIG présente aussi plusieurs liens vers d'autres applications pratiques conçues pour les personnes en situation de handicap.

✚ mobilisig.scg.ulaval.ca



Quand chanter soigne le cœur

Light for the World, c'est l'histoire improbable d'un album, enregistré bien simplement par une petite congrégation de religieuses du sud de l'Angleterre, qui s'est retrouvé à la tête des palmarès de ventes du pays.

Sorti à l'automne 2020, l'opus de 16 titres tombe à point dans un monde qui a particulièrement besoin de paix, d'espérance, de calme et de douceur. Les pièces incluent des hymnes en latin et des textes médiévaux, de même que quelques psaumes.

La simplicité des airs et des arrangements, combinée à la pureté des voix des religieuses, invite quiconque écoute au recueillement et à l'introspection.

Alors que le chant occupe une place centrale dans la vie des Clarisses d'Arundel, les 23 sœurs, avec cet album, offrent leurs voix à ceux qui tendent l'oreille et le cœur. Ces prières chantées, qui apportent depuis toujours réconfort et profondeur à leurs vies, les Clarisses nous les offrent ici dans des écouteurs d'argent!

✚ poorclaresarundel.org

ENCORE UN PEU PLUS BAS

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Pour les chrétiens, le début du mois de mars coïncide cette année avec le début du carême. Nous pourrions aisément nous représenter, un brin moqueurs, cette période comme un temps de privation pour dévots en manque de sensations fortes.

Ont pourtant émergé dans l'espace médiatique, ces dernières années, des carêmes nouveau genre. Mois sans alcool (#Sobruary, contraction anglaise de «sobre» et «février»). Mois sans porno (#Sextember, en septembre). Mois sans masturbation (je vous épargne le mot-clic, mais sachez que c'est en novembre). Bref, chassez le rite et il revient au galop! Le carême est mort, vive le carême!

Mais ici, on risque de reproduire les travers d'antan: performance sociale ou religieuse, c'est le même problème. Et dans tous les cas, ce serait passer à côté de l'essentiel.

Le carême, un peu comme ce long jeûne dans lequel nous sommes tous plongés depuis deux ans, est plutôt une occasion formidable de méditer sur notre finitude: eh oui, nous sommes mortels!

LES SAINTS VONT EN ENFER?

En regardant la vie des personnes que je trouve les plus édifiantes autour de moi, je vois des saints des temps modernes. Ou des «saints de la porte d'à côté», dirait le pape François. Pourtant, même parmi les saints, qui n'a jamais vécu de moments où il s'est dit: «Je pense que je viens d'atteindre le fond»?

Cet ami qui soutient sa blonde dans sa lutte contre la dépendance aux opioïdes; ce prêtre qui a passé sa vie à accueillir des sidéens; ce couple qui consacre sa retraite à construire un dispensaire au Cameroun. Ces gens ont tous séjourné, un jour ou l'autre (et parfois plus d'un jour!) en enfer. Enfer de l'impuissance devant la souffrance de ceux qu'on aime. Enfer de se voir incapable d'aimer jusqu'au bout. Enfer d'être aux prises avec le mystère du mal.

Nous aussi, depuis mars 2020, combien de fois nous sommes-nous dit collectivement: «Cette fois, c'est le comble»? Combien de fois chacun, au creux de sa chambre ou dans un recoin de son cœur, s'est-il dit: «Je n'en peux plus, il faut que ça cesse»?

IL EST PASSÉ OÙ, LE MONSIEUR?

Étienne Finol (en couverture), avant même qu'on parle de pandémie et de confinement, a atteint des basfonds insoupçonnés. Dépendances multiples, itinérance juvénile, pensées suicidaires. Si ce n'est pas l'enfer, dites-moi ce que c'est.

La foi chrétienne, celle qu'Étienne professe, parle d'un messie qui n'est pas resté sur son nuage, bien tranquille. Cette foi proclame plutôt un messie qui, le Samedi saint – ce jour entre la crucifixion et la résurrection où l'on se demande parfois: il est passé où, le monsieur? –, «est descendu aux enfers» pour aller chercher tous les Étienne du monde.

Oui, même les saints vont en enfer. Mais ils en reviennent vivants. Et même plus vivants qu'avant. ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

LE PARADIS DE LA BONNE CONSCIENCE

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Londres — 6 juillet 1535. L'humaniste anglais Thomas More est décapité parce qu'il ne peut en conscience reconnaître que son roi Henri VIII est au-dessus de toute loi. «Le sujet loyal, croit-il, est plus tenu d'être loyal envers sa conscience qu'envers toute autre chose.» Cet accord avec soi-même est, selon Hannah Arendt, le point de départ aussi bien de la logique que de la morale occidentale.

Toutefois, notre conscience morale ne bénéficie point du charisme de l'infailibilité. C'est pourquoi elle doit être bien formée. Sir More voyait d'ailleurs la formation de la conscience comme «le fruit d'une éducation dans la vérité». Ceux qui ne croient plus en l'objectivité ne peuvent défendre l'authentique liberté de conscience. Ils la confondent avec une permissivité égocentrique ou encore l'attaquent avec une intransigeance autocratique. La volonté se croit alors toute-puissante.

Seulement, la primauté de la conscience est aux antipodes de l'autonomie. Elle n'est point une déclaration d'indépendance du sujet individuel, mais la révélation de l'existence d'une loi qu'elle ne s'est pas donnée et à laquelle elle reconnaît devoir se conformer. Une loi non écrite «qui n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier, qui est éternelle et dont personne ne connaît l'origine», selon le mot célèbre de Sophocle mis sur les lèvres d'Antigone.

Le cardinal Henry Newman écrivait au duc de Norfolk: «La conscience est une loi de notre esprit, mais qui dépasse notre esprit, qui nous fait des injonctions, qui signifie responsabilité et devoir, crainte et espérance... Elle est la messagère de Celui qui, dans le monde de

la nature comme dans celui de la grâce, nous parle à travers le voile, nous instruit et nous gouverne.»

Une voix qui exhorte l'homme à faire le bien et à éviter le mal. Une voix qui le presse d'aimer. C'est pourquoi, même si elle est éminemment personnelle, la conscience est aussi immanquablement solidaire. Qu'elle revendique la liberté de religion ou d'expression, la liberté de l'enseignement ou de traitement, elle n'est jamais une justification de caprices individuels, mais toujours une invocation de principes universels. À ce titre, Antigone demeure exemplaire.

Néanmoins, cette voix qui résonne au plus intime ne peut être entendue que si l'on retourne et entre en soi-même. Elle ne jacasse pas dans les médias, mais murmure à l'oreille de celui qui se soustrait au tumulte du monde. Point d'objection de conscience avant un sérieux examen de conscience. Là où l'homme dialogue d'abord avec lui-même.

«Je ne peux agir que sur ma propre conscience. Je ne juge personne. Je ne peux que me juger moi-même», affirmait l'objecteur de conscience Franz Jägerstätter (le héros du film *Une vie cachée*, de Terrence Malick), qui refusa de prêter serment à Hitler. L'homme doit toujours obéir au jugement certain de sa conscience, sinon il se condamne lui-même au supplice de l'écartèlement continu. À l'inverse, celui qui s'accorde avec soi-même jouit déjà du paradis de la bonne conscience. ■



Rédacteur et responsable de l'innovation au *Verbe*, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale *du neuf et de l'ancien* afin d'interpréter les signes de notre temps.



Madeleine Delbrêl

1904-1964

« Si tu vas au bout du monde,
tu trouves les traces de Dieu ;
si tu vas au fond de toi, tu trouves Dieu lui-même. »

Fille de cheminot née en Dordogne (France), Madeleine Delbrêl professe son athéisme à 17 ans. Trois ans plus tard, alors qu'un bon ami entre chez les dominicains et qu'elle fréquente quelques chrétiens, elle sera, dira-t-elle, « éblouie par Dieu » en entrant dans une église. Dès lors, la lucidité de la poétesse et écrivaine ne cessera d'interpeler les croyants engagés dans la cité. Sa foi la mènera au scoutisme, d'où émergera sa vocation de travailleuse sociale. L'exemple de cette femme de

lettres et d'action résonne encore jusqu'à nous aujourd'hui : « Il est peut-être plus touchant de visiter, dans sa journée, cinq ou dix familles nombreuses, de leur obtenir à grand renfort de démarches tel ou tel secours ; il serait sans doute moins touchant, mais plus utile, de préparer le chemin à tel texte légal qui améliorerait l'état familial de toutes les familles nombreuses connues ou inconnues de nous » (*Ampleur et dépendance du service social*, 1937). ■



LES ENFANTS DE LA PANDÉMIE

Dr Gilles Julien, pédiatre social et fondateur de la Fondation Dr Julien

Les centres de pédiatrie sociale font maintenant partie du paysage de plusieurs collectivités au Québec. Figure bien connue à l'origine de cette approche centrée sur les besoins de l'enfant et appuyée sur toute la communauté, le Dr Gilles Julien a accepté de nous rencontrer pour discuter de quelques enjeux et défis liés à la santé des enfants depuis le début de la pandémie.

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

D'entrée de jeu, sachant que votre approche clinique repose sur une relation de confiance avec les enfants et avec les adultes qui l'entourent, comment vous y êtes-vous pris, depuis deux ans, pour maintenir des liens significatifs malgré la distanciation, les écrans, les masques ?

On a quand même réussi à garder un contact clinique avec nos familles, qu'on visitait par Teams ou Zoom. Et ça avait

même un certain avantage, parce qu'on pénétrait directement dans la maison, les gens nous présentaient le monde dans la maison, puis on devenait plus au courant de ce qui se passait. On me disait : « Dr Julien, attends, je vais aller réveiller mon gars, parce qu'il ne sera pas content s'il ne te voit pas. »

Mais ça s'est vite avéré insuffisant.

J'ai donc repris les cliniques en présence. On a été reconnu comme un service essentiel par le Ministère, ce qui nous a permis de continuer les cliniques où l'on

rencontre nos familles, où l'on s'assure que ça va bien, où l'on répond à leurs questions.

Pendant la pandémie, on a dû couper des activités: on n'a pas pu faire la musique comme d'habitude, le sport. Malgré cela, il y a des éducateurs qui allaient à la maison, qui menaient des exercices à travers la porte et les enfants les faisaient à l'intérieur. Ils apportaient des jeux, des cahiers à colorier... Il y a eu de l'enseignement de la musique à distance, aussi. Donc, on a gardé le lien. On l'a même intensifié dans certaines familles plus vulnérables.

Les centres de pédiatrie sont souvent un filet de sécurité aussi, dans tout cela, à cause du lien de confiance qu'on a avec les familles. Les gens sont contents de nous inviter chez eux.

S'il n'y a pas ce lien-là, ça ne marche pas. C'est dans notre approche. Ça a permis aussi de déceler beaucoup de problématiques de santé mentale: des enfants qui restaient campés chez eux, qui avaient peur, qui avaient des idées noires, qui étaient isolés, qui avaient des détresses psychologiques sans bon sens!

Un autre enjeu, c'est celui des rituels: pour moi, ça a toujours été un phénomène de motivation pour les enfants, et des passages pour aller plus loin. Les rituels scolaires, les rituels religieux aussi. Forcément, tous ces repères ne sont plus là. Cela crée un grand vide chez les enfants. On commence à le constater.

Vous parlez de la santé mentale des jeunes. Constatez-vous qu'elle s'est détériorée de manière accélérée dans les derniers mois ?

Ça fait longtemps qu'on voit des problèmes de santé mentale chez les jeunes. Mais ils se sont vraiment précisés et multipliés. L'isolement et les sentiments de peur qui ont été créés – incluant la peur de l'autre – ont eu des conséquences désastreuses.

Et donc tout cela, chez les familles plus vulnérables qui vivent toutes sortes de stress, a été dramatique. Des parents vivent dans la peur, d'autres sont déprimés et n'arrivent plus pour le logement, pour l'épicerie. Des enfants s'isolent avec leurs écrans, ne veulent plus voir d'amis, ne peuvent pas sortir de la maison. Des idées suicidaires beaucoup, beaucoup. Des tentatives de suicide, des détresses psychologiques terribles. L'anxiété épouvantable.

Tout cela nous a amenés à traiter beaucoup plus de santé mentale qu'avant. On a développé des compétences en santé mentale au cours des années, parce que ça a toujours été une partie importante de notre pratique. La santé physique aussi, mais la santé mentale beaucoup plus, et ses impacts sur la santé physique.

On parle pas mal d'écrans depuis tantôt. Qu'est-ce que vous avez observé dans le rapport aux écrans chez les enfants ?

Une fuite. Un peu comme nous, les adultes, quand on est fatigués, on revient le soir, on s'assoit devant la télé. Pour les jeunes, les ados, ça a été les écrans, sérieusement. Il y a des enfants qui passent littéralement toute la journée devant l'écran à jouer et à «socialiser», parce qu'ils s'imaginent qu'ils socialisent, en plus. Alors qu'ils s'enfoncent dans un refuge qui est extrêmement dangereux.

Un ado qui est devant l'écran, qui ne voit pas ses amis, qui ne fait même pas de petits mauvais coups – ça fait pourtant partie de l'apprentissage de la vie –, cet ado-là stagne, il déprime vraiment. Et c'est pour ça que la détresse psychologique est si présente.

Avec le lien de confiance, c'est assez étonnant, on garde un lien d'influence important. Ce lien-là est tellement précieux pour agir. On ne règle pas tout, mais on est drôlement dans la prévention et dans le soutien à un enfant pour qu'il s'en sorte, pour le remotiver. On essaie de bien découvrir leurs talents, de

bien accompagner leurs talents, et cela a un effet décisif.

C'est complexe la pédiatrie sociale, mais en même temps, c'est très simple: ça utilise les forces des enfants. Et quand on utilise leurs forces, on les amène ailleurs!

Avez-vous été témoin de victoires sur l'adversité, spécialement chez les enfants que vous accompagnez, depuis deux ans ?

Je suis impressionné par la plupart des enfants que je vois, je te le jure. Plus dans l'adversité que ça, c'est difficile. On appelle ça maintenant des polytraumas, ou des stress toxiques. Je soigne des enfants de quatre ou cinq ans qui ont plus vécu qu'un village complet au Québec... Il y a des cerveaux qui stagnent, qui arrêtent de se développer. Ça a été prouvé en imagerie médicale, en comparant le cerveau d'un bébé normal à celui d'un bébé traumatisé, disons d'extrême négligence, à l'âge de trois ans: celui qui est traumatisé a la moitié du volume de l'autre cerveau.

Ça veut dire que toute la spécialisation du cerveau qui arrive dans les premières années de vie et qui n'est pas là, il va falloir la récupérer. La bonne nouvelle, c'est que c'est récupérable, en grande partie, si l'on agit tôt. À cinq ans ou à dix ans, on est capables de revenir. Dans l'adversité, on voit la résilience, continuellement. Mais à condition que les enfants soient accompagnés.

✚ Pour lire la version intégrale de cet entretien : le-verbe.com/drjulien

✚ fondationdrjulien.org

UN CONTENEUR À LA FOIS

La solidarité
sans frontières
de **Collaboration Santé
Internationale**

Frédérique Bérubé
frederique.berube@le-verbe.com

Photos de Raphaël de Champlain

Depuis déjà 53 ans, un organisme à but non lucratif récupère les surplus de matériel médical du réseau de la santé du Québec et les offre gratuitement à des pays en voie de développement. Basé dans le quartier Limoilou, à Québec, Collaboration Santé Internationale (CSI) est aujourd'hui une organisation qui se dit laïque ; or, les traces de la foi qui a autrefois inspiré sa fondation sont toujours bien présentes dans cette œuvre humanitaire.





En 1968, le père capucin Célestin Marcotte revient d'un voyage au Tchad, où il est tombé malade et a pu être soigné malgré le peu de médicaments disponibles. Afin de remédier à cette réalité de nombreux pays en développement, le curé de la paroisse Saint-Charles de Limoilou décide alors de fonder un organisme qui facilitera leur approvisionnement en médicaments et en matériel médical. L'Assistance Médicale Internationale (L.A.M.I.) est née, connue aujourd'hui sous le nom de Collaboration Santé Internationale (CSI).

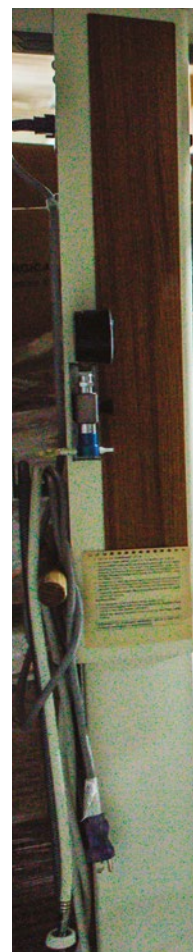
«La mission de CSI est de faire le trait d'union entre les établissements de santé du Québec et [ceux] des pays en voie de développement, pour faire en sorte que le matériel [médical] qui n'est plus utile aux uns puisse être utile aux autres», déclare Véronique Jampierre, la responsable des partenariats et des communications.

Selon Jacques Paradis, le directeur général, les valeurs chrétiennes d'autrefois n'ont pas changé et teintent encore les actions de CSI. «On a toutefois eu à intervenir dans beaucoup de pays et d'OBNL qui n'étaient pas nécessairement [confessionnels]. Nous avons donc pris la décision de nous positionner comme étant un organisme laïc», explique-t-il.

Composée de huit salariés et de 60 bénévoles, dont la majorité sont des retraités des milieux de la santé et de la coopération, l'équipe de CSI réalise de 20 à 25 projets par année, ce qui correspond à l'envoi d'un conteneur tous les dix jours.

«UNIQUE AU CANADA»

Étant la seule organisation à but non lucratif accréditée par le ministère de la Santé et des Services sociaux du





Québec pour récupérer les surplus médicaux à des fins d'aide humanitaire, CSI est quelque peu unique au Québec. L'ambassadeur de Tunisie au Canada, Imed Torjemane, irait même jusqu'à dire au pays.

Ce dernier entend parler de CSI pour la première fois en mai 2021. À l'époque, la pandémie frappant de plein fouet la Tunisie, il invite la communauté tunisienne internationale à envoyer des dons pour venir en aide à la population locale. Apprenant qu'il existe un organisme aidant à la structuration de collectes de dons, M. Torjemane établit rapidement un partenariat avec CSI. Après seulement cinq jours, la somme visée de 12500 \$ est amassée. L'ambassade de Tunisie au Canada lance alors une première opération (un premier conteneur), qui est vite suivie de quatre autres.





« CSI est un partenaire formidable. Nous n'aurions jamais pu avoir tout ce matériel médical avec 12500 \$. Pour moi, c'est une surprise du ciel », lance l'ambassadeur, reconnaissant.

Du scanner roulant au lit d'hôpital, en passant par l'échographe et le cabinet dentaire, jusqu'au plateau technique de bloc opératoire, tous les équipements médicaux pouvant être transportés par voie maritime sont envoyés aux pays demandeurs. Aujourd'hui, ces derniers sont 92 à bénéficier de l'aide de CSI et doivent, pour cela, suivre un processus rigoureux.

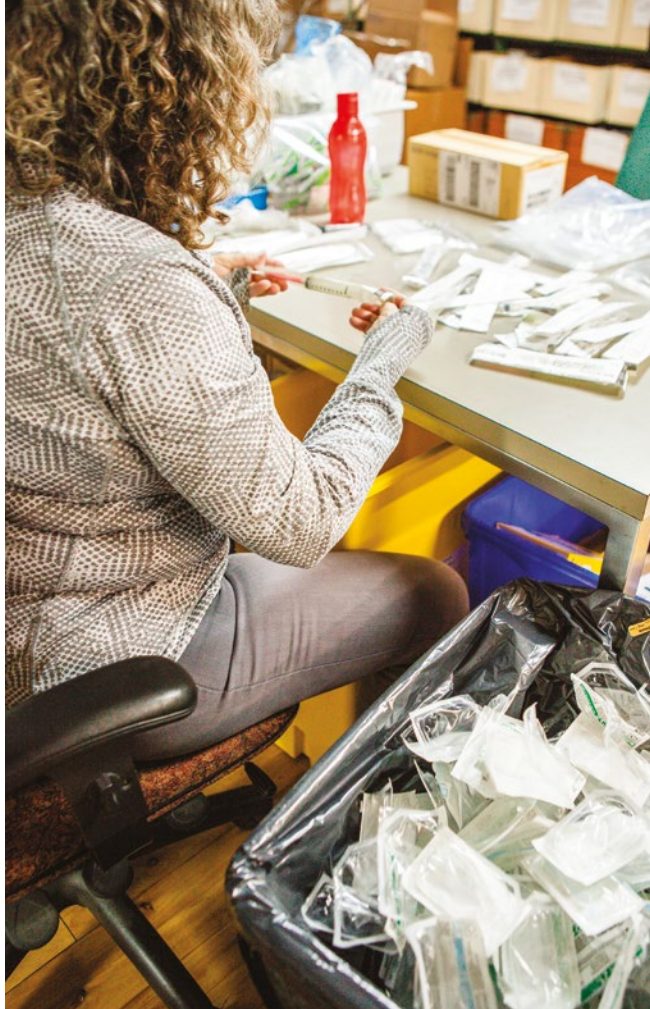
AU SERVICE DES PLUS VULNÉRABLES

Pour établir un partenariat avec CSI, les pays doivent d'abord soumettre

une demande. Une fois celle-ci acceptée, ils doivent remplir un formulaire détaillant notamment la quantité de fournitures médicales et de médicaments souhaitée, ainsi que les fins auxquelles on les utilisera. Par la suite, la collecte du matériel est entreprise par CSI en fonction des équipements demandés.

« C'est très, très personnalisé. On n'envoie pas une palette d'un médicament. On va envoyer la juste mesure de médicaments par rapport au nombre de patients. On leur pose tout un tas de questions, car on ne veut pas de gâchis », confie Mme Jampierre. Tout en répondant aux besoins, CSI souhaite, en effet, intégrer les principes de développement durable dans ses pratiques.

Le pays récepteur s'engage également à produire à CSI un rapport détaillé dans



les douze mois suivant la réception du conteneur. Ce suivi doit, entre autres, expliquer l'installation, l'implantation, l'utilisation et l'impact de l'équipement dans la communauté destinataire.

Cela étant dit, le président de la Dynamique du Développement du Congo-Brazzaville au Canada (DDCBC), Vlady Vivien Nakoutelamio Nlemvo, pense que CSI peut encore renforcer ses suivis et ses critères d'acceptation envers les pays demandeurs.

Pour M. Nakoutelamio Nlemvo, CSI est un organisme qui apporte une contribution inestimable. « Ça aide énormément: les premières valises que nous avons reçues ont eu un impact immédiat dans les populations locales [...]. C'est un bon organisme dont le travail vient répondre aux besoins des populations vulnérables », partage-t-il.

« SERVICE ESSENTIEL »

Pour sa part, Clermont Deschênes, le pasteur de La Bible Parle, soutient que CSI est un « service essentiel pour le tiers-monde ». « Pas de CSI, pas d'hôpital », lance le directeur de l'organisation non gouvernementale Mission Haïti.

Celle-ci compte CSI parmi ses partenaires depuis maintenant vingt ans. En 2012, Mission Haïti achevait la construction d'un hôpital, entièrement équipé par Collaboration Santé Internationale, dans le village de Tiverny.

« Notre hôpital a sauvé des centaines de personnes depuis [sa création] », affirme M. Deschênes. En 2021, les deux organismes ont construit une unité de soins de première ligne dans la région des Cayes, qui avait été touchée par un séisme la même année.

Pour lui, il n'y a pas de doute: CSI joue un rôle déterminant dans ces pays du Sud. ■

📍 csiquebec.org.



PORTRAIT



Photo : Judith Renaud

RETIENÉ

après trois prises

La descente aux enfers
d'Étienne Finol

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

Enfant de deux parents psychologues, catholiques pratiquants de surcroît, Étienne Finol semblait tout avoir pour grandir de manière épanouie. Le baseball qu'il pratiquait depuis sa tendre enfance lui avait ouvert les portes, bourses incluses, d'une grande école américaine. Mais la perte de cette opportunité lui a fait frapper une fausse balle, l'entraînant dans le champ de la toxicomanie jusqu'à devenir un sans-abri.

Étienne a passé les quatre premières années de sa vie adulte hors du Québec pour se reconstruire et mettre un frein à ses dépendances. À 25 ans, c'est comme s'il partait de zéro: il a dû réapprendre à aller porter des CV, obtenir son permis, son premier téléphone, se refaire des amis, etc.

Dans la rue, sept ans plus tôt, il s'est retrouvé quelque part entre la prison et la mort. Sa mère l'a invité à une soirée de prière, et c'est là où on lui a proposé d'aller en Floride, dans une communauté du Cenacolo, une maison d'accueil pour hommes aux prises avec des dépendances. C'était ça ou rester sans-abri:

«J'avais perdu de la drogue, mon dealer voulait me casser les deux jambes. Je

n'avais plus d'argent pour consommer; j'en étais rendu à inhaler de l'essence. J'ai même essayé de me suicider. Mon père m'a averti: "Si tu ne veux pas rester au Cenacolo, tu resteras un sans-abri." Je me disais que c'était moins pire être dans la rue en Floride que l'hiver ici, donc j'y suis allé.

«Là-bas, j'ai appris à mettre des mots sur toutes mes blessures.»

TROIS PRISES...

De manière générale, Étienne était un enfant souriant qui semblait aller bien. Il ne croit pas avoir été malaimé par ses parents. Il affirme même avoir été saisi pour la première fois par l'amour de

Dieu à sept ans. Sa foi de jeunesse ne l'a toutefois pas empêché de tomber dans la consommation excessive d'alcool et de drogues à l'adolescence, laissant ses parents abasourdis.

Il est aujourd'hui capable de nommer trois blessures bien précises qui l'ont conduit à se détruire: celle de son corps, celle de sa tête et celle de ses relations.

Comme il était toujours le plus petit de sa classe, on le choisissait constamment en dernier, même s'il excellait dans les sports, ce qui lui faisait dire que son corps était défectueux.

Vers l'âge de huit ans, il est devenu plutôt turbulent à l'école. Les adultes de son entourage ont craint pour sa réussite et, voulant l'aider, l'ont fait évaluer. Diagnostic: trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité. Le jeune sportif a commencé à prendre des psychostimulants pour se concentrer:

«Quand je prenais les médicaments, j'avais l'impression d'être un zombie, ce qui faisait que j'avais de la difficulté à entrer en relation avec les autres. On me disait: "Tu te comportes n'importe

comment, as-tu pris ta médication ?” Mes parents n’étaient pas mal intentionnés, ils voulaient vraiment ma réussite à l’école. Je me disais qu’ils voulaient mon bien, donc que ce n’était pas grave ce que je vivais. Je refoulais. Je les justifiais et je n’étais pas capable d’exprimer ce que je ressentais et je ne le comprenais pas.

«Du coup, j’avais l’impression que ma tête ne fonctionnait pas quand je prenais mes médicaments, mais quand je ne les prenais pas, ça ne fonctionnait pas à l’école.»

« Il m’aura fallu descendre vraiment bas pour me rendre compte à quel point j’ai besoin de Dieu. »

Finalement, Étienne n’a pas eu d’amis stables parce qu’il a changé trois fois d’école durant son primaire. Il vivait dans un quartier que plusieurs redoutaient ; il avait honte d’inviter des gens chez lui. Il s’isolait. Une commotion cérébrale l’a également contraint à passer plusieurs mois à la maison. Pendant ce repos forcé, l’un de ses meilleurs amis n’est jamais venu le visiter. C’était le clou final qu’il fallait pour enfoncer ce mensonge dans son esprit :

« Mon corps ne fonctionne pas, ma tête est défectueuse et je ne suis pas aimable. »

... RETIRÉ !

Fort heureusement pour lui, il avait le baseball comme exutoire de cette réalité qui lui semblait toujours plus insupportable :

« Quand je lançais la balle, je n’avais pas besoin de penser à mon déficit

d’attention, à mes relations, etc. C’était une des seules choses que je pouvais bien faire. »

Après les Jeux du Québec, il est recruté pour jouer dans la ligue AA. C’est à ce moment qu’on lui propose d’aller étudier aux États-Unis. On lui offrait l’argent pour y vivre et y pratiquer le sport, mais pas pour étudier. Il s’agissait d’une somme que ses parents étaient incapables de payer. « Tu as tout le potentiel pour y aller, mais c’est probablement la fin de la *game* pour toi », a dû lui faire comprendre son père.

« On m’enlevait ce qui me faisait me sentir bien, qui me permettait de respirer, c’était mon identité qui m’était volée », explique Étienne.

Dès ses 15 ans, il commencera à boire beaucoup. Au départ, c’était seulement le weekend pour éviter de nuire à ses études, mais il n’avait désormais plus de raison de ne pas boire davantage : « C’est comme ça que mon identité s’est mise à s’exprimer, en étant la personne qui boit le plus. »

« Je buvais une caisse de 24 avec six onces de rhum. J’ai fait un coma éthylique une fois. À 17 ans, la drogue est embarquée, c’était une once de pot par semaine, ensuite la coke, puis l’ecstasy tous les jours. J’ai commencé à vendre un peu, pour avoir de l’attention, pour qu’on ait besoin de moi. »

DE RETOUR AU MARBRE

Voilà maintenant deux ans qu’Étienne a repris le cours normal de sa vie. Entre le

moment où il était sans-abri et son retour au Québec, il a travaillé de ses mains, beaucoup prié et s’est laissé former par la vie communautaire. Il n’a jamais consommé à nouveau depuis. Malgré cette sobriété, il se considère toujours en rémission et affirme l’être pour la vie.

On comprend qu’on ne sort pas si facilement indemne d’une descente aussi intense et que les répercussions peuvent se faire sentir longtemps après :

« Ça n’a pas été tout beau depuis que je suis sorti. Je dirais que j’ai eu beaucoup d’embuches et de difficultés, même avec ma famille : des choses que j’ai dû confronter avec mes frères et sœurs, des ressentiments envers moi tout à fait compréhensibles. J’ai braillé plus de fois dans les deux dernières années que dans toute ma vie. »

Il reste attentif chaque jour pour ne pas retomber dans le même cycle de la honte. Il se connaît assez maintenant pour savoir que certains chocs émotifs peuvent le conduire très rapidement au même point de chute. Or, il sait aussi que, désormais, ce combat, il ne le mène pas seul :

« Il m’aura fallu descendre vraiment bas pour me rendre compte à quel point j’ai besoin de Dieu. Ça m’a permis de visiter mes blessures et de vraiment leur faire face ; je ne savais même pas que ça pouvait se faire. Ça a été la plus grande bénédiction de ma vie ! Je ne suis pas fier de ce que j’ai fait, mais si j’avais à retourner en arrière, je ne changerais absolument rien parce que je ne serais pas la même personne. »

« Mais ce n’est pas parce que c’est avec Dieu que c’est facile. En trois mois, j’ai perdu cinq amis par surdose ou par suicide. Je pourrais être porté au désespoir, mais en raison de ce que Dieu m’a fait vivre, je crois qu’Il est fidèle. J’espère que ma vie pourra être une source d’espérance pour tous ceux qui désespèrent, qui ont besoin de faire une rencontre vivante avec l’Amour. »

✚ comunitacenacolo.it/fr/

SOBRIÉTÉ HEUREUSE

Émilie Frémont-Cloutier

emilie.fremont-cloutier@le-verbe.com

Je dois m'en confesser. Je suis bobo, bourgeoise-bohème à mes heures. Il m'arrive de me flatter l'égo à coup de kombucha biolocal dégusté dans ma tasse réutilisable. «Tu vois comme tu fais consciemment de bons choix pour la planète!»

Je l'avoue, le petit café écoresponsable un brin hipster du centre-ville est le genre d'endroit où je me plais à passer mes temps libres. L'ambiance y est parfaite pour démarrer une lecture sur la simplicité volontaire ou encore pour m'épancher dans une discussion sur mon écoanxiété. Tout près, des gens se relaxent sur leur toit-terrasse privé verdoyant d'un immeuble de condos locatifs onéreux.

À peine à quelques mètres de là, dehors, un homme sans abri est assis sur le béton du trottoir. Alors que nous ignorons sa présence, il est pourtant le premier qui subit les conséquences des problèmes environnementaux dont nous prétendons être préoccupés!

LES PREMIERS FRAPPÉS

Des organisations internationales, notamment l'UNESCO, et, plus près d'ici, au Québec, le Mouvement d'éducation populaire autonome et d'action communautaire (MÉPACQ) ont mis en lumière les liens entre la justice climatique et la justice sociale.

Ce sont, de fait, les femmes et les hommes appauvris qui en arrachent le plus quand les dérèglements climatiques font grimper le prix des aliments. Ce sont eux qui ont le moins les moyens d'être assurés quand un désastre environnemental détruit leur logis.

Il est démontré qu'ils vivent souvent dans des secteurs plus exposés à la pollution. Un bon

exemple est la circonscription Jean-Lesage à Québec, qui est celle où le revenu médian est le plus bas au Québec et, parallèlement, celle où la qualité de l'air est la moins bonne de cette ville.

On peut aussi citer l'avènement des voitures électriques, plus proche du moindre mal que de la panacée. Il ne règle en rien les problèmes de congestion, pas plus qu'il n'améliorera la mobilité des personnes à faibles revenus. Pour cela, nous aurions besoin d'investissements massifs dans les transports collectifs et actifs.

DÉPASSER LE BOBO

Si prendre acte des besoins des moins nantis est un bon point de départ, travailler efficacement à la sauvegarde de la planète implique d'avoir une option préférentielle pour eux. Cette alliance de la société entière avec les dépossédés de la terre est ce qui rendra possible l'avènement d'une justice sociale et climatique.

Cette invitation à entrer en relation avec les opprimés va bien au-delà d'un programme stratégique politique: nous avons besoin d'eux pour avancer en humanité et dans notre conscience écologique. Au-delà des injustices et des misères subies, qui n'ont évidemment pas à être cautionnées, les personnes appauvries, par leurs expériences, peuvent nous inspirer dans notre cheminement collectif vers un mode de vie hautement plus satisfaisant que mon boboïsme confortable; un mode de vie que le pape François qualifie dans son encyclique *Laudato si'* de «sobriété heureuse». ■



Émilie Frémont-Cloutier est formée en travail social. Œuvrant comme missionnaire de rue, bénévole et travailleuse dans le milieu communautaire, elle a soif de justice sociale et cherche passionnément l'extraordinaire qui se cache dans la vie des gens ordinaires.

VOUS N'AUREZ PAS MON PAYS

Carl Bergeron

C'était hier, et pourtant, c'était il y a six ans. Le 13 novembre 2015, des commandos islamistes coordonnent des attentats à Paris et en sa périphérie. Une première bande de terroristes se fait exploser à côté du Stade de France. La deuxième tire à bout portant sur des terrasses dans le centre de Paris. Mais c'est le troisième commando, lancé à l'assaut de la salle de spectacle Le Bataclan, où a lieu un concert rock, qui fait le plus de dégâts et marque le plus les esprits.

Au milieu des morts et des blessés, un jeune homme affalé par terre : Victor Rouart. Gravement atteint par balles à la jambe, il n'a pu rejoindre la sortie. Pour tromper la douleur et refouler ses cris, il mord le chandail d'une autre victime sous lui. Les terroristes donnent des coups de pied aux corps qu'ils croisent et, alertés par la sonnerie des téléphones portables (la nouvelle de l'attaque a couru à l'extérieur), ils tirent sur ceux qui pourraient vivre encore. À moins que ce ne soit pour faire taire la voix des consciences, qui réclament déjà justice pour leurs proches ?

Dans *Comment pourrais-je pardonner ?* (L'Observatoire, 2021), écrit avec l'aide et le talent du journaliste Luc-Antoine Lenoir, Victor Rouart livre le récit nuancé d'un attentat vécu de l'intérieur. Il est sans illusions sur la réaction ambiguë de la société française. Et, devant l'absence de remords des djihadistes, il aborde le problème du pardon et du mal : «Le pardon spontané me semblait un passe-droit. Pire, à l'échelle de la société, j'avais l'impression qu'il était encore là l'habillage d'un renoncement. "Vous n'aurez pas ma haine", répétaient nombre de Français au lendemain des attentats. En disant cela, ne cède-t-on pas

face au mal ?» Pour Rouart, le pardon «se mérite» et n'est pas inconditionnel : sinon, il se pervertit et se place au service du mal.

Jeune catholique (loin de cacher sa foi, il prend appui sur elle), il propose un point de vue réaliste et informé qui tranche avec les lieux communs de sa génération. S'il est, bien sûr, touché par les hommages sincères aux victimes, il se montre par contre sceptique devant le déballage des bons sentiments. N'y a-t-il pas une part de déni et d'aveuglement dans tous ces beaux discours républicains ? se demande-t-il. La facilité avec laquelle, lors des élections présidentielles de 2017, le sujet se voit relégué dans l'oubli choque Rouart – qui constate comme plusieurs la normalisation du terrorisme et la montée de l'autocensure dans son pays.

La réalité du mal pose la question du tragique, qui pose à son tour la question du politique. Les figures du redressement national ne se trouvent pas nécessairement sur les devants de la scène, semble-t-il, mais souvent derrière, loin des personnages de cour favorisés par le progressisme mondain. Elles ont pour nom Arnaud Beltrame, le gendarme qui se sacrifie pour un otage et combattit un terroriste. Elles ont pour nom le père Hamel, 85 ans, qui lança à l'islamiste venu l'égorger un roboratif *vade retro, satana*. Merci à Victor Rouart de dire, à la suite de tous ces Français courageux qui n'accepteront jamais la soumission : *vous n'aurez pas mon pays*. ■



Né à Lévis en 1980, **Carl Bergeron** est l'auteur de *Un cynique chez les lyriques*, *Denys Arcand et le Québec* (Boréal, 2012), *Voir le monde avec un chapeau* (Boréal, 2016) et *La grande Marie ou le luxe de sainteté* (Médiaspaul, 2021).

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 100 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 20 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

JOURNALISTE

Sarah-Christine Bourihane

GRAPHISTES

Marie-Pier LaRose et Judith Renaud

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

ÉDITEUR

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

STAGIAIRE À LA RÉDACTION

Florence Malenfant

AUDIOVISUEL ET MONTAGE

Marc-Antoine Beaudette

Les illustrations des pages 3, 4, 17 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de la quatrième couverture : Unsplash.

Photo de couverture : Judith Renaud.

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada; Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

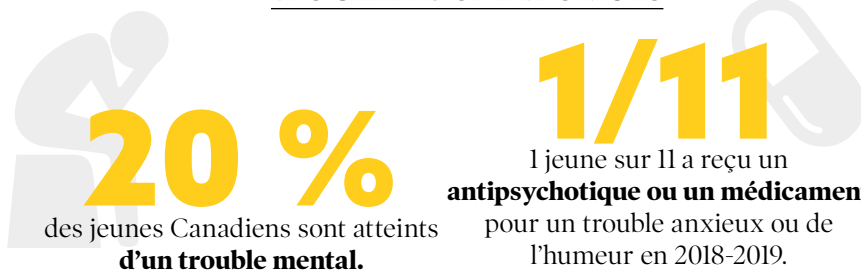
2470, rue Triquet, Québec

(Québec) G1W 1E2

Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com

www.le-verbe.com

DES CHIFFRES ET DES MOTS



Source : Institut canadien d'information sur la santé 2020

LA RÉDAC RECOMMANDE

Le stéréotype de la mère dépassée est surexploité dans les médias de divertissement. Des séries télévisées aux humoristes populaires, le thème de la pauvre femme qui n'en peut plus de sa réalité nous fait rire. Peu importe le portrait qu'on dresse ou à quel point on se reconnaît en celui-ci, la conclusion de ces histoires toutes plus ridicules ou déprimantes les unes que les autres est rarement édifiante : prends du temps pour toi.



qu'elle raconte son expérience de mère de six enfants. Plusieurs sketches relatant des discussions et des faits cocasses de catholique ponctuent le spectacle.

Mais ce qui retient le plus l'attention, c'est l'usage qu'elle fait de sa page Instagram : elle témoigne de l'espérance, entre autres en vantant la nécessité d'une vie de communauté comme l'une des solutions au désarroi des mères actuelles.

Jennifer Fulwiler, une humoriste texane catholique (oui, oui, tous ces adjectifs à la fois), explore, elle aussi, la question dans son spectacle *The naughty corner...* sauf

Une humoriste jamais vulgaire, à suivre pour sa candeur et sa fraîcheur. (F. M.)

+ jenniferfulwiler.com

Les vidéos les plus  ce mois-ci sur youtube.com/leverbe



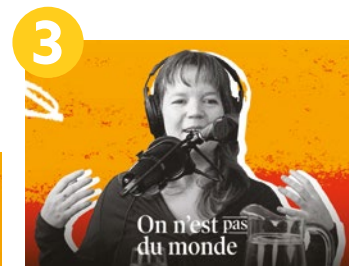
Les origines philosophiques du wokisme

de Thomas Plouffe



Grandeurs et misères des menstruations

d'Ariane Blais-Lacombe



Abolir la prostitution

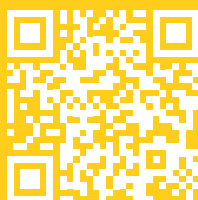
de Valérie Laflamme-Caron

L'**État** te connaît.
Ta **mère** te connaît.
Dieu te connaît.



Nous aussi, on veut te connaître.

Réponds à notre mini-sondage et fais-nous connaître pourquoi tu aimes *Le Verbe*.



bit.ly/3gz4N9i